

# Ah ! si j'étais riche . . .



PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64

**A M. & Mme Nghiêm Xuân Lân, à Mme Lê Phương Trà, Mme Meillon et Mme Gazanion, à qui je dois beaucoup. Ils ont été, à des périodes difficiles de ma vie, mes « pères Noël ».**

“Si j'étais riche...” combien de fois n'avons-nous pas devisé sur ce sujet de rédaction, un classique parmi les classiques, du même genre que « Si tous les garçons et les filles du monde se donnaient la main » ou « Que feriez-vous avec un joli bouquet de fleurs ? »

Ce sujet nous fut proposé pour la première fois de notre vie en classe de septième, à Jauréguiberry, notre lycée de Saigon pour les classes primaires. On était en décembre 1956, il y a tout juste un demi-siècle. A y repenser maintenant, le maître de classe voulait à l'approche de Noël ouvrir la conscience de ses jeunes sujets sur la misère du monde et leur faire dire quelque chose du genre « je distribuerai des aliments aux pauvres ou partagerai mes jouets avec tous les enfants nécessiteux de mon quartier ».

Un début d'apprentissage de la philanthropie. L'exercice nous excitait car c'était la toute première fois que la notion de richesse nous effleurait l'esprit. Nous imaginions alors devenir pour un jour ou même une seule heure Ali Baba car c'était le seul film nous donnant une idée de ce que peut être la richesse ou encore, Oncle Picsou baignant dans un amas d'écus en or. Cependant il fallait avoir une caverne ou une baignoire, choses qui n'existaient ni dans notre inconscient, ni dans la réalité à Saigon.

La seconde fois, ce n'était pas plus tard qu'un an après, en sixième M1 au lycée Jean- Jacques Rousseau. Toujours à l'époque de Noël. Mais là, le décor avait changé, et c'était, si l'on peut dire, plus corsé. On ne savait pas plus trop pourquoi le professeur – un vrai professeur et pas un instituteur-voulait nous pousser au fantasme. « Qu'auriez- vous fait comme folies si vous étiez riches? Sujet classique mais question passablement provocatrice aux enfants d'à peine douze ans d'âge. La richesse est donc ostensiblement associée aux folies de la vie, chose dont nous étions loin de soupçonner l'existence : le message était donc orienté, la philanthropie avec la main sur le cœur est derrière vous mes enfants, il faut apprendre maintenant à dépenser avec imagination.



Toute la classe était remuée, éberluée par un tel appel d'air. Il faut se souvenir qu'à cette époque de l'histoire, le Viet Nam ne comptait sans doute pas encore de millionnaire, ni en dollars, ni en Francs français, sous réserve d'inventaire. Etre riche c'était d'avoir quelques économies, un frigidaire, une radio et une voiture avec laquelle on pouvait aller plus loin qu'une bicyclette. Le Cap Saint-Jacques devenait accessible ...

Un de nos camarades de classe, je ne sais plus si ce n'était pas N.V. Đòng, en était resté encore à sa bonne dissertation de septième. Il voulait s'entêter à partager sa fortune avec les nécessiteux, eût-il été immensément riche. Đòng était donc tout étonné de se voir ridiculiser par le professeur de sixième pour avoir redit ce qui lui avait pourtant rapporté un brillant bon-point en septième. Puff, donner de l'argent aux pauvres, tout le monde peut le faire, rétorqua le professeur, mais cela manque d'originalité, ne trouvez-vous pas ? Đòng, dont le nom est clairement prédestiné, avala sa salive en dévisageant toute la classe...qu'auriez-vous dit à ma place ? Des folies, des folies c'est ça qu'on veut, Đòng ne l'avait pas compris ! Đòng mit un bon semestre pour se remettre de ses émotions. Comme pour se rattraper de nous avoir envoyés trop loin

dans l'aventure, le professeur nous avouait, hilare, peu de temps après, qu'il voulait juste nous faire conjuguer les temps au conditionnel. Passé et présent, « fus, fut, fusse, eus, eut, eusse... ». Ho ho hisse, on eût pu aider Đồng si on l'eût su. Evidemment il n'y a rien qui ne soit aussi conditionnel que la richesse mais c'est quand même complètement fou d'en arriver là !

\* \* \*

Même si on était bien riche, il faut convenir que c'est plus facile de vider sa poche dans une dissertation que de signer des vrais chèques. Et pour faire comme Johnny Kruger, c'est encore plus difficile, même lorsqu'on est vraiment riche et Johnny, en plus, ne l'était pas. Johnny était un très vieux copain d'Australie. Nous ne le voyions pas très souvent, et pour cause, l'Australie c'est loin. Nous ne nous échangeons pas beaucoup de correspondances quand, soudain, il nous balança une belle lettre accompagnée d'un beau chèque. C'était en 1982 je crois, nous étions déjà en France. C'était encore à Noël, époque quelque peu propice à de candides élans de générosité pour autant qu'on eut un peu de cœur et de culot. Et Johnny Kruger, de son honorable nom, en avait plein les c.... Ainsi donc Johnny nous fit parvenir un beau matin de mi-décembre une carte de vœux accompagnée d'un cheque de 1.000.000 AUD. Un million de dollars australiens. Précisons que lors de ce même Noël, il avait fait dix chèques identiques pour ses dix meilleurs copains. Certes ce n'étaient que des dollars australiens mais tout de même. Mon épouse me demanda si Johnny n'était pas un peu toc toc, difficile de réfuter une telle réaction. Je crus plutôt au canular. C'en était finalement un, mais ce qui ne l'était pas, c'était que le chèque était un vrai chèque libellé auprès de la Bank of Australia ! Johnny avait pris soin de faire opposition avant de les envoyer mais tout de même ! C'était plutôt direct et percutant, tout à fait le style cow-boy Far East.



Chapeau tout de même, ce Johnny ! Il finit tout de même par admettre qu'on puisse le trouver un peu original. On apprit un peu plus tard qu'il fut interné dans un asile pour des faits similaires et répétitifs. Il n'avait probablement pas compris qu'il y avait des sujets sur lesquels aucune drôlerie n'était permise. L'argent est un sujet sérieux, le rêve de tous les instants de beaucoup de monde. Jouer avec la supposition « si j'étais riche » avec en prime un chèque sans provision, ça ne se fait pas. C'est au mieux une impertinence de très mauvais goût et au pire une insulte aux gens normaux. On ne fait pas d'incursions freudiennes dans l'inconscient des obsédés dissimulant en plus leurs obsessions. Je trouvais que Johnny avait quand même de la poésie dans son sang. En tout cas, de toute ma vie, c'était le seul personnage ayant réussi avec grandiose à donner au fric ses minuscules contenus poétiques.

\* \* \*

L'obsession de l'argent, d'après des enquêtes sérieuses, est la première des obsessions des gens du 21 ème siècle. Sans doute aussi de tous les siècles passés et à venir. Le but ultime est de devenir immensément riche puisque finalement tout s'achète, et ce qui n'était que presque vrai au siècle dernier, l'est totalement maintenant. Le sexe, autre obsession lancinante, vient donc après, et la bonne chère, bien bien après encore.

Quant à la santé, que tout le monde possède ou presque, c'est devenu un classique lot de consolation pour ceux dont la fortune n'est pas souriante. Les riches comme les pauvres, mais surtout les pauvres, disent unanimement que la santé, c'est plus important que tout, les pauvres parce qu'ils ne sont pas riches, et les riches parce qu'ils ne sont pas pauvres. Il ne faut croire ni les uns ni les autres. La preuve, vous la voulez ? J'avais un bon copain indonésien qui s'était enrichi tellement vite qu'il avait eu le complexe, voire le sentiment de culpabilité d'une fortune trop facile et qui avait toujours un seul mot pour se tirer d'affaire en société : « eh oui, on ne peut pas tout avoir, je ne rêve que d'avoir une bonne santé, Dieu en a voulu autrement. Vous avez de la chance d'avoir la santé de votre côté, moi pas ».

L'argument de la mauvaise santé en échange de la richesse est à la fois fallacieux et hypocrite, mais ça agit comme une clé passe-partout. Pour votre information, cet ami indonésien Haryono vit toujours très bien sa quatre-ving-cinquième année d'existence.

\* \* \*

Si l'argent est l'obsession, l'infortune est quelque chose que les humains craignent le plus. « Làm phúc » est un mot que les parents répètent à l'envi à leurs enfants. Comme si le « phúc đức » est un bien industriel qu'on peut produire et reproduire à souhait.

Si vous allez à Hong Kong vers la période du Nouvel An chinois, il ne faut pas manquer le spectacle des richissimes mémères chinoises allant prier au temple. Pêle-mêle, Dieu, Bouddha, les Saints bienfaiteurs, ceux moins bienfaiteurs, Phât Quan Âm, jusqu'à la Vierge Marie sont implorés avec des bâtons d'encens. Pas un ou trois bâtons selon les rites. Mais une gerbe entière de bâtons d'encens qu'une bonne famille pourrait utiliser trois années durant. La quantité est primordiale, ne croyez-vous pas, en de si solennelles circonstances ? L'économie d'un bâton d'encens peut vous coûter cher, on ne sait jamais, comme si les ancêtres et les Dieux voulaient s'en gaver. Tant pis pour les larmes provoquées par la fumée corrosive de ces bâtons jaunes incandescents, tant pis pour la chaleur qui finit par se dégager d'une foule en délire, au moins il y a de la sincérité lorsqu'on s'adresse au ciel.

Tendez l'oreille : « Ô, Le Très Haut, le Très Puissant, je dévise ma bague en or 14 Carats pour la fondre dans la future cloche du Temple sacré et glorifier votre magnanimité, redonnez moi cette année en échange un bol entier d'or à 24 carats et dans la même foulée, quelques pierres brillantes. Et puis nous devons financer notre future Aston Martin et payer la villa pour notre aîné qui se marie... » Boileau disait : « ce qui se concoit bien , s'énonce clairement ! » on ne sait pas mieux dire. Sincères dans leurs prières, n'en doutons point, et en plus très direct : quoi de plus profitable que d'échanger une bague contre une promesse de fortune ? Lorsqu'on demande à une dame hongkongaise comment la famille a pu faire de bonnes affaires pendant l'année courante c'est toujours invariablement la même réponse, « il faut aller réciter vos prières au temple en vous tournant vers l'Est, bla bla bla...et surtout ne lésinez pas sur vos offrandes, une bague c'est pas cher et ça peut rapporter gros ! Et puis si la fortune ne sourit pas forcément, ça éloignera l'infortune. Ca c'est sûr !»

L'infortune ! Nous y voilà ! Seulement comment qualifier l'inqualifiable, car l'infortune peut être injuste tout comme la fortune est sélective.

Il y en a un qui découvre un beau jour que son patron le chasse, puis son banquier le répudie, puis son épouse le quitte, puis sa voiture tombe en panne, puis le propriétaire de son logement le met à la rue. Puis il vend sa montre, il devient clochard sans avoir eu le temps de crier gare. Et puis tout d'un coup, tombe sur un vieil ami qui le met sur un filon et le voilà qui refait fortune. Dans la société civile pullulent les histoires de revers et de retour de la fortune. Demandez aux intéressés s'ils en savent les raisons. Pour l'infortune, ils parviendront peut être à en dire la cause, quant au retour de la fortune, c'est une toute autre histoire.



Tel Kiri Kanjanapas, cet entrepreneur chinois de Thaïlande que je connais plutôt bien. Tout jeune il amassa une fortune colossale en représentant en exclusivité une célèbre marque sportive en Chine, fit faillite sur des imprudences et se cacha dans les fins fonds de la Chine profonde, se remit à amasser une deuxième fois un vrai pactole avant de replonger en voulant construire, à ses propres frais, un métro entier pour la ville de Bangkok. Né en 1950, il possédait en l'an 2000 jusqu'à cinquante Rolls Royce de collection, une pour chaque année de *vintage*, toutes d'une teinte de couleur différente. Il les revendit toutes pendant la descente aux enfers et chercha à les racheter à nouveau une par une aux acheteurs d'antan lorsqu'il finit par redresser la tête. Comme si ces symboles lui seront toujours indispensables.

Allez lui poser la question de savoir comment il a refait fortune. Il répondra franchement qu'il n'en sait trop rien, il aime l'argent, c'est tout ce qu'il peut dire. Il a dû dire la vérité, acculé qu'il est dans la modestie à laquelle l'infortune passée l'a réduit. La fortune m'a choisi ou plutôt m'a re-choisi, voilà tout, elle aurait pu choisir un autre, en tout cas je ne connais pas la raison pour laquelle je suis redevenu l'écu. C'est donc raté si l'on veut connaître la recette miracle.

\* \* \*

Qui rêve de fortune ? Ce sont souvent ceux qui n'en ont jamais eu qui en rêvent. Mais chose encore plus étonnante, ce sont surtout des gens richissimes qui donnent au désir de s'enrichir davantage ce côté poignant, incompréhensible d'inassouvi. Ce sont ceux-là qui lisent le classement fait par la revue Fortune, et qui téléphonent sur-le-champ au directeur de la Publication dès qu'un déclassement est fait à leur détriment. Ils crient à l'injustice. « Comment ? » aboient-ils, cet imbécile de journaliste m'a déclassé de douze rangs. Je suis derrière Peggy et Walter maintenant. Ils me le paieront. Drôle de métier que celui de journaliste dans ces revues spécialisées et d'avoir sur le dos l'assemblée de ceux qui possèdent 90% de la fortune mondiale totale ...mais qu'est-ce qu'ils ont à aboyer comme ça, ça ne leur suffit pas de posséder neuf milliards de dollars à quatre dans leur famille?

Ce qui est sûr, c'est que ces milliardaires vont chez le psychiatre et le devin plus souvent que les autres. On peut éventuellement croire qu'ils s'y rendent parce qu'ils ont un problème impossible à résoudre : comment profiter pleinement de la vie. On ne va pas avaler un bœuf charolais tout entier, dix poulets de Bresse à chaque repas ? Danser toutes les

nuits dans les boîtes les plus chics, boire vingt Château-Margaux chaque fois qu'on finit de mastiquer, dormir en glissant sur cinquante couches de matelas fait de soies fines, porter 1000 costumes en cachemire, nouer 100 000 cravates autour du cou pour aller voir le french cancan tous les soirs au Lido? Comment profiter encore de la vie, encore et davantage... Oh que non ! Le psychiatre ne dira mot pendant toute la consultation et fixera un nouveau rendez-vous au malheureux qui reviendra en miaulant. Et pour cause : il n'y a pas de remèdes contre la frustration de ne pas être encore plus riche que son voisin. Alors les mêmes iront aussi chez le devin qui ne saura pas mieux soigner car au fond, pour vouloir être encore plus riche, il faut tout de même savoir comment on est d'abord devenu riche ! Chose bizarre, n'est ce pas ? Mais, mis à part les fondateurs d'empire, les autres milliardaires ne savent pas vraiment comment leur fortune s'est constituée ! Ils sont un peu nés naturellement dans cet espèce de liquide amniotique appelé argent, un peu comme Obélix tombé dans sa cuve de potion magique quand il était petit. Ou alors, autre possible cas de figure, l'argent leur est tombé dessus parce qu'ils se trouvaient là, tout à fait par hasard. D'où l'importance de la boule de cristal.

Les pauvres aussi d'ailleurs savent eux aussi, de leur côté, que la fortune est vagabonde et capricieuse. Un petit clin d'œil d'elle et vous voilà très haut au firmament. La seule différence, c'est que pour eux il n'y a que la loterie nationale pour les sortir du quotidien ... *Kiến thiết quốc gia giúp đồng bào ta , ấy là kiến trúc của người Việt Nam, xổ số mau lên...* qui ne se souvient de cette chanson populaire de Trần Văn Trạch qu'on entendait à la radio de Saigon tous les mercredis du tirage pendant toutes ces années soixante!

\* \* \*



Et une fois devenu riche, comment on dépense sa fortune ? Messieurs-dames n'oubliez pas votre dissertation de sixième. Bill Gates, Warren Buffet, David de Rothschild et quelques autres, que font ils ? Ben ils bossent comme nous. Toute leur vie, nous dit-on, aura été de servir leur passion en allant jusqu'au bout de leur capacité. Mais leurs héritiers ? Y en a qui sont faits pour continuer à bâtir sans trop savoir en profiter. On dirait qu'ils ont été faits pour fabriquer, tel un ouvrier, cette richesse. Ouvrier très spécial, il est vrai ! Et puis il y a ceux qui sont nés, comme on dit avec une cuillère d'argent à la bouche et qui n'ont pas la moindre idée des années d'efforts consentis pour leur transmettre cette fabuleuse fortune. Pour ceux-la, méfiance,... Ramasse toujours papa, ne t'inquiète pas, je t'aiderai a tout dépenser... Et même vite, très vite. Une demi-génération suffira, on l'a vu souvent.

Dans le même ordre d'idée, et à l'inverse, c'est très perturbant de penser que beaucoup de modestes retraités sont morts en continuant à thésauriser jusqu'à leur dernier jour ! Ce sont souvent des gens qui ont dû serrer leur ceinture toute leur vie, fait leurs premières économies seulement à l'âge mur. Ils ont beau savoir qu'ils vont quitter ce bas monde dans un horizon pas trop lointain, ils ont beau être conscients qu'ils « n'en ont jamais profité », rien n'y fait. Ils continuent quotidiennement à faire des économies comme on se brosse les dents le matin, méthodiquement, systématiquement, voire inconsciemment. Tout en sachant parfaitement qu'il est stupide de mourir riche et de vivre pauvre. Tout le contraire de ce qu'enseignent les écoles de préparation au quatrième âge. Mais que voulez-vous, ils n'ont rien connu d'autre, il faut garder l'argent qu'on vous donne, c'est tout. On ne va pas sur-sucrer le café du matin, manger un bâton de chocolat plus que de besoin... On ne va pas commencer à changer d'habitude à soixante dix ans ! Et puis, entre nous, on n'a jamais eu ce plaisir charnel de posséder jusqu'à cent-mille euros en cash. Ca doit être excitant, non ? Encore un petit effort, vieux pépé, et tu battras enfin ce record. Ce serait une bonne façon de fêter ton prochain anniversaire. L'Etat, lui, ne sera pas en reste, surtout si le vieux n'a pas d'héritiers. Que voulez-vous, elle est parfois mal faite, la vie : les empereurs ne savent pas transmettre, les héritiers ne savent pas dépenser et les gens modestes continuent à se priver, même lorsqu'il leur arrive d'avoir un peu de mou.

\* \* \*

D'abord, savez-vous ce que c'est que d'être très riche, le savez-vous vraiment ?

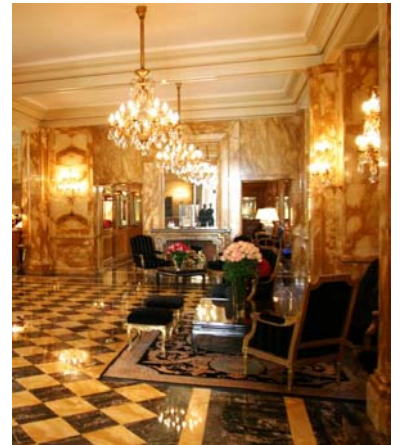
De se promener avec des gardes du corps armes visiblement mécontents de vous voir choisir un chemin à risque dans la faune urbaine, de se faire engueuler par son chauffeur pour avoir voulu ouvrir soi-même la portière de sa limousine, de se faire accompagner pour aller a la pissotière la seule fois ou le garde du corps se trouve être une femme, de s'apercevoir en arrivant à Londres qu'on s'est trompé de trousseau de clés du coffre et qu'on a pris celui de Genève, de ne pouvoir faire une grimace, une seule, en public ou avoir la parole libre de dire vraiment ce qu'on pense en empruntant un vocabulaire franchement populaire...

De se faire prier par le Ministre des Finances lui-même de ne pas vendre trop d'actions en bourse à l'ouverture de ce lundi un peu sensible, de toujours voyager dans un avion différent de son épouse pour limiter les risques, bref. De manger ce qu'on vous donne à manger, de faire ce qu'on vous dit de faire, de s'abstenir de rire trop fort, ni de roter ou de péter d'ailleurs, rire, roter et péter même combat contre le bruit indésirable, on finit par ne garder que le droit de respirer, et encore sans trop s'époumoner. Et surtout, de s'abstenir de lire la presse qui dit tous les jours du mal de vous en vous inventant des incartades conjugales, des intrigues que vous fomentez ou qu'on vous fomente, des écarts de conduite divers et variés souvent imaginaires.

Bref, il vous sera pratiquement interdit de vous laisser aller à des actes qui font apparemment honte à l'humanité. Vous pouvez donc déguster et pas bouffer, adresser la parole mais pas papoter, noter du regard et pas lorgner, à la rigueur vous reproduire mais surtout pas baiser. Où est donc le plaisir de la vie ? Une vie de grabataire en bonne santé, oui ! Tout ça, pas vraiment pour moi. Je m'en vais voir ailleurs. D'ailleurs c'est ce que font aussi certains nouveaux milliardaires. Ils s'en vont voir ailleurs et sortent du conventionnel.

Vous voyez un type en blue-jeans plutôt sale, assis sur la terrasse du Fouquet's, engoncé dans une veste de cuir râpé, les pieds sans chaussettes visiblement mal chaussés d'une paire de savates de rue dont le cuir est cassé, écrasé par des pieds trop paresseux pour vouloir jamais rentrer dans la chaussure correctement. Un gars comme vous et moi, quoi.

Puis de temps en temps, des signes qui ne trompent pas : vous remarquez quand même qu'il sort un stylo en or énorme de sa poche pour annoter son journal, puis une liasse d'Euros mauves ( le billet de 500 Euros) pour régler son petit expresso, vous notez que le garçon-serveur se penche parfois trop, préoccupé qu'il est de se courber obséquieusement devant sa majesté qui, tous les jours, descend de sa suite au Plaza Athénée en lâchant son épouse et sa marmaille aller dévaliser les boutiques des Champs Elysées ... Ne vous y trompez pas, les chaussures esquinées ne sont même pas de chez Weston, mais faites sur mesure chez Berluti. Une commande d'une douzaine de paires, hein chérie, pendant qu'on est de passage en Italie.



Où alors se mettre à l'aise et rester incognito, enfin presque.

J'ai même été voisin de place en première classe d'Air France sur un vol Bangkok-Paris d'un type en short, pieds nus et torse nu pendant toute la durée du vol. Vous voyez ça un peu, un passager sans bagage, poilu au sens propre du terme, protégé d'une unique paire de lunettes noire en écaille. Le commandant était quand même sorti plusieurs fois de sa cabine de pilotage pour lui demander avec gentillesse voire avec déférence s'il ne manquait de rien et de lui confirmer à l'approche de Paris que son chauffeur, son assistante et sa limousine l'attendaient déjà sur la piste d'atterrissage même.

Voyez comment le monde est mal fait. Je n'aurais pas dit non à ce garçon s'il m'avait fait un chèque comme Johnny l'Australien. Mais là, pas un regard et donc pas de tentations messianiques. En tout cas, difficile de l'accompagner même si on le voulait, car dès que l'Airbus stoppa, toute la horde de stewards et d'hôtesse nous barrèrent la route. Lui seul pouvait descendre, dans un premier temps. Et ce ne fut que lorsque sa limousine s'éloigna que tous les autres passagers purent débarquer à la queue leu leu. Je n'ai jamais su le nom de l'illustre vaurien. Vaurien mais vraisemblablement très riche.

\* \* \*

Lorsque dans les années soixante, nous autres étudiants vietnamiens débarquions en France par avions entiers, nous étions tous parqués soit dans des internats, soit dans des foyers étudiants à prix réduits. Nous avions des tickets repas, et juste assez pour un café un jour sur deux et une séance de cinéma une fois par quinzaine. Nous savourions le bonheur d'être invités de temps en temps dans une famille vietnamienne établie en France depuis plus longtemps que nous. « Bon Dieu ils ont du nước mắm ! » qu'ils faisaient venir de Marseille, lieu d'accostage de navires en provenance d'Asie du Sud-Est. Mais de surcroît, un repas chez ces gens généreux signifiait aussi que nous avions économisé un ticket-repas ! Un ticket, un seul, était pour nous une grosse bouffée d'oxygène. Un mois à 31 jours, et voilà le ticket manquant pour ce jour de trop d'un mois trop long. Un copain fauché, et voilà le ticket manquant qui vaut son pesant d'amitié.

Et lorsque nous étions invités à passer la semaine entière de Noël chez des gens, le plus souvent nous dormions en sac de couchage dans le salon, nous savions que non seulement nous allions bénéficier d'un régime de faveur, mais de plus nous allions pouvoir enfin thésauriser un peu. La joie de pouvoir thésauriser est extraordinaire. Il fallait pour cela un surplus. Ce surplus ne pouvait venir que de telles invitations.

Puis tout au long de notre carrière mouvementée, nous commençons à rêver d'une petite voiture, puis d'une grande, d'une petite maison secondaire, puis parfois carrément d'une villa en bord de mer. D'une deuxième voiture, puis d'un engin de sport, puis d'une raquette de tennis, puis d'un sac de golf, puis des week-ends prolongés, puis quelque fois même d'un week-end au Maroc, dans les Baléares, puis plus rarement d'un tour du monde. Le plus extraordinaire est que pratiquement la plupart d'entre nous ont fini par avoir plus ou moins tout cela, un peu plus un peu moins, bah ! Fruit d'années d'efforts et de privations.

Alors sommes-nous riches, sommes-nous pauvres ? Ni l'un ni l'autre car d'un côté les gens d'en haut continuent de nous regarder de haut, les gens d'en bas continuent de nous observer du bas. Ces derniers ne nous cachent pas qu'ils pensent que nous avons eu de la chance. Ou sommes-nous dans cette échelle et avons-nous exaucé les vœux pieux que nous formulions dans nos rédactions d'antan ? Difficile de savoir, hein ? Ah ! si j'étais riche ... continuerons-nous de soupirer ce vœu !

\* \* \*

J'ai bien connu Cho Chong Hoon, l'ancien Président et propriétaire du conglomérat HanJin lequel possède, entre autres, Korean Airlines. Il s'est enrichi, paraît-il pendant la guerre du Viet Nam. Il m'a fait visiter sa résidence à Séoul, tout ce qui est de plus simple, un bric-à-brac acheté au cours de sa vie, un mélange joyeux mais de mauvais goût entre des bricoles et préciosités, une Tour Eiffel et une poupée japonaise placées côte à côte. Riche comme ça, lui ? Peut-être encore fidèle à ses débuts ou encore rester intrinsèquement lui-même ?



J'ai également bien connu Jeffrey Koo, le Président et propriétaire de la Bank of China (Taiwan). J'ai voyagé dans son jet personnel pour simplement aller faire un parcours de golf. Il m'a montré avec fierté sa baignoire aménagée spécialement dans son jet ! Et de me demander si je souhaitais manger des Dim Sum ou un filet de bœuf Rossini au cours du vol, car il disposait de deux cuisiniers à bord pour lui tout seul, un Français pour la classe et comme cela se doit, un Chinois pour le palais.

Puis le hasard a voulu qu'en ma compagnie il réalisa un trou-en-un sur le golf de Cannes-Mougins. Il pleura sur mes épaules en me disant : ce trou-en-un restera à tout jamais dans ma mémoire, j'en ai fait trois dans ma vie mais celui-ci est spécial. Je lui demandai pourquoi. Il fit une réponse étonnante : les deux premiers trous-en-un c'était quand j'étais jeune étudiant, des coups sportifs. Celui-ci a une saveur spéciale car je l'attendais depuis quarante ans après avoir fini de posséder tout ce qu'un être humain peut rêver posséder ! Et il m'invita à arroser la performance chez Roger Vergé, estampillé le meilleur restaurant du coin. Nous dînâmes ainsi en tête à tête, en devisant sur les incroyables impondérables de la vie, dont ce trou-en-un. Mais surtout cette sensation, en moi, que tous ces richissimes bonhommes ont gardé un poignant désir de choses simples.

Riches eux, Cho et Jeffrey ? Que dire ? Que penser ? Compter leurs sous aurait demandé un siècle. Mais pourquoi faire ? Pour impressionner ? Ils ne recherchent même pas cet effet eux-mêmes. Mais alors qui cherche à impressionner les autres ? Il faut croire que ce sont les moins riches qui le font. Ceux-là même qu'on désigne par le vocable «parvenus».

La preuve, c'est Warren Buffet qui nous la donne. Warren Buffet, le deuxième homme le plus riche de la terre vient, il y a à peine quelques semaines, de faire le don, sans faire de publicité, de toute sa fortune aux œuvres sociales. Toute sa fortune. 40 milliards de dollars. Warren, pour ceux qui ne connaissent pas doit être le seul homme parmi ses semblables – un crésus capable de fabriquer un milliard de dollars à la bourse en un seul jour. Il s'est débarrassé de ses milliards comme un gosse jetterait son nounours ou son fusil à eau. Lassitude ? Oh que non, il y a là certainement quelque chose de bien plus complexe, mais aussi certainement de la joie à faire cela. Sans doute cette joie qui n'appartient qu'à ceux qui sont enfin parvenus à s'élever au-dessus de la matérialité.

\* \* \*

Un de mes amis de Malaisie m'a emmené un jour à la pêche, à une rivière tout près de chez lui. Nous étions assis côte à côte, lorsqu'il m'adressa la parole : « il n'y a pas de plaisir plus grand que la pêche d'eau douce, surtout lorsque le lac vous renvoie toute la lumière céleste dans les yeux. Et lorsqu'on est en communion avec l'eau, la terre et le vent, on se sent en contact direct avec la Nature qui vous a créé. »

Il poursuivit :« Le contact direct avec Mère Nature est quelque chose qui se perd de nos jours, on est plus souvent séparé d'elle qu'on ne croit : par exemple, lorsqu'on porte des lunettes de soleil, elles nous cachent donc de nos yeux la lumière naturelle, lorsqu'on roule en voiture, celle-ci nous prive les pieds du contact du sol, lorsqu'on respire l'air conditionné ...et

lorsqu'on utilise la monnaie de papier pour échanger, à la place du troc, ce troc qui révèle le caractère et la personnalité du partenaire marchand. Tel *thằng Bờm* :

*Thằng Bờm có cái quạt mo,  
Phú Ông xin đổi ba bò chín trâu  
Bờm rằng Bờm chẳng lấy trâu  
Phú Ông xin đổi một xâu cá mè  
Bờm rằng Bờm chẳng lấy mè  
Phú Ông xin đổi một bè gỗ lim  
Bờm rằng Bờm chẳng lấy lim  
Phú Ông xin đổi con chim đồi mồi  
Bờm rằng Bờm chẳng lấy mồi  
Phú Ông xin đổi năm xôi Bờm cười !*

Le monde moderne manque de poésie. On n'a pas l'âme poète lorsqu'on fourre dans son sac un agenda pour organiser le temps, un chéquier pour régler ses factures, des cartes de crédit, de parking, de contrôle de présence, de réduction aux hypermarchés, de fréquentation a un club sportif, de prise d'essence, d'assurance de toutes sortes...pour simplement exister ! Tous ces trucs qui vous organisent et vous désorganisent la vie.

L'être humain a commencé à être tributaire des autres, il a fini comme esclave de ces cartes et de l'argent qui est derrière. Et surtout, il n'y a rien qui nous fasse plus mal que l'argent, cet agent intermédiaire qui nous cache la poésie de l'existence.

De la poésie, me dit mon ami malais. C'est cela qui donne la vraie vie. Il faut lui rendre sa place. J'ai été sonné par cette remarque. Et soudain je prends conscience que l'argent peut tout acheter, sauf la poésie. Cette poésie qui redonne du relief a la vie. Celle qui fait palpiter le temps, embaume l'esprit, sublime les sentiments, transcende les douleurs, enchante les joies, divinise l'amour, donne ce côté merveilleux aux choses simples de la vie. Celle qui donne des couleurs a la musique céleste et de la musique aux couleurs de l'Arc-en-Ciel. C'est peut être ce besoin de poésie qui a poussé Warren, Kiri, Jeffrey, Cho à faire ce qu'ils ont fait et qui échappe un peu à la raison. Celle qui fait qu'on peut s'accorder le luxe de se ficher parfois totalement de tout, tout en restant heureux et épanoui.



Combien vaut-elle de dollars, la poésie ?

Ah, si j'étais riche ! Je pense soudain à mon ami australien Johnny, interné dans un asile. Après tout c'est poétique ce qu'il a fait, d'envoyer des millions de dollars a ses amis, même des faux, pour leur donner un peu de rêve, ce rêve intrinsèque, déjà purifié des miasmes de la matérialité.

Pourquoi rêverais-je d'être riche ? Un petit coin de poésie contre un petit coin de paradis fiscal...Je suis finalement très bien comme je suis. Oui, merci !

**PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64**